

Un passeur apocalyptique

Konstantin N. Leontiev

● ● ● Gérard Joulé, *Epalinges*

Konstantin Léontiev,
Écrits essentiels,
l'Age d'Homme,
Lausanne 2004, 340 p.

Au début du XVIII^e siècle, les philosophes des Lumières, qui avaient ravi le pouvoir intellectuel aux prêtres, s'avisèrent de supprimer le Ciel. Jusque-là les hommes vivaient dans deux mondes : le monde spirituel et le monde temporel ; le monde terrestre et passager, et le monde de la vie éternelle, qui en était l'aboutissement.

Les hommes décidèrent alors que deux mondes, c'était trop. C'était un luxe qu'ils ne pouvaient plus se payer, une déchirure qui les faisait trop souffrir. Ils supprimèrent donc celui qui leur paraissait le plus hypothétique, celui qui pour les chrétiens est le seul vrai. L'homme nouveau était né : cet homme dont notre civilisation technicienne est l'héritière. Cet homme nouveau a rendu au monde son « unité » en niant deux réalités tenues jusque-là pour essentielles : le péché originel et la vie éternelle. Et le monde terrestre a cessé ainsi d'apparaître aux hommes comme un lieu d'exil. Tel est le sens du mot progrès ; il n'en a point d'autre.

Quel est donc ce fier apôtre qui semble avoir vaincu une fois pour toutes les épouvantes dont était autrefois rempli le cœur des croyants ? C'est le bourgeois, maître d'un monde nouveau que Dieu et le Démon, le Ciel et l'Enfer semblent avoir également déserté, et qui n'ayant ni pécheurs ni saints ne connaît

plus les angoisses et les extases de jadis. Le jour où Montesquieu, parlant des deux mondes, a dit : « L'un gâte l'autre, c'est trop de deux », il a défini par là-même la modernité. Il prononçait ainsi la seconde en date des grandes paroles anti-chrétiennes, la première revenant à Descartes aux dires de Pascal. Car le christianisme appartient bel et bien à deux mondes et en relève. L'incroyant, lui, n'appartient qu'à un seul monde et ne relève que de lui seul.

Chrétien et aristocrate

La Révolution française consacra cette « unité » retrouvée, et ceux qui la combattirent tout au long du XIX^e siècle furent appelés contre-révolutionnaires, anti-progressistes. Parmi eux, on compte un Russe, relativement peu connu en Occident, Konstantin Leontiev (1831-1891), surnommé tantôt le Joseph de Maistre et tantôt le Nietzsche russe, selon qu'on met l'accent sur le côté chrétien ou sur le côté aristocratique de sa pensée.

Il y avait au XIX^e siècle, en Russie, deux courants antagonistes, le courant slavophile, qui voulait conserver la Russie aristocratique et chrétienne, et le courant occidentaliste, qui cherchait au contraire à la moderniser, c'est-à-dire

à l'occidentaliser, ce qui, du point de vue des slavophiles, lui aurait fait perdre son âme.

Konstantin Leontiev, qui avait à la fois une vision chrétienne, aristocratique et tragique de la vie, estimait que les choses allaient très bien comme elles allaient dans la vieille Russie orthodoxe et tsariste. Il n'avait jamais eu la moindre velléité réformiste, la moindre inclination pour le socialisme révolutionnaire. Il préférerait de loin l'imparfaite splendeur d'un monde divinement créé et même jugé « injuste », à la seule aune d'un code moral restrictif. Le dieu moral, le dieu kantien, le dieu des philosophes était l'ennemi du sien.

Haïssant la platitude démocratique, il pourchassait l'idéal de bonheur et de bien-être universels en train de naître dans l'Europe de son temps : la France de Guizot et l'Angleterre de Stuart Mill. « La révolution, l'assimilation, le processus égalitaro-libéral sont pour moi les appellations différentes d'un seul et même processus. Ce processus, s'il ne s'arrête pas, ni n'éveille à la fin, par son extrémisme, une réaction plus profonde que lui, doit tôt ou tard non seulement détruire toutes les orthodoxies particulières existant actuellement, toutes les cultures particulières et tous les Etats différents, mais il anéantira sur terre probablement toute l'humanité qui aura fusionné auparavant en une unité sociale plus ou moins homogène et uniforme. Tout ce qui sert le cosmopolitisme, le mouvement et la communication accélérés, universels, sert la destruction totale de la vie sur terre. Ce qui ne contredit nullement la nécessité d'une prédication universelle de l'Evangile. Peu avant la fin de l'humanité, sur cette vieille terre et sous ces vieux cieux, l'Evangile doit être prêché partout. La prédication universelle du christianisme est en un sens destructrice et révolu-

tionnaire. C'est ce que prophétise l'Evangile. Après la prédication universelle de la foi au Christ, viendra la fin. »

Incontournable nivellement

Il y a donc selon Leontiev un parallèle entre l'évolution des sociétés humaines et la marche du christianisme universel. Toutes deux tendent à l'assimilation, à l'uniformisation, à l'homogénéisation, quoique de manière assez différente.

Nous savons que depuis toujours le christianisme s'est accommodé de régimes sociaux les plus divers. L'assimilation « démocratique », elle, n'admet aucun autre régime que le sien. En ce sens, elle est parfaitement totalitaire. En assimilant les hommes avec plus ou moins de constance et de succès du point de vue confessionnel, le christianisme ne cherchait pas à absorber les autres aspects de la vie des peuples. Il s'est toujours contenté du rôle de cerveau et de système nerveux de l'organisme vivant, sans se presser de le transformer en une masse homogène et amorphe. L'essence de son enseignement ne lui permettait pas d'aller au-delà de son rôle de lien mystique entre les différences ethniques et sociales. Son idéal supérieur est la sainteté, le renoncement à soi-même dans le Christ, la victoire sur le monde et sur ses passions, et il n'est accessible qu'à une minorité.

Sur ce plan-là, il est donc le contraire d'une religion d'esclaves au sens où l'entendait Nietzsche, ce qui ne l'empêche pas d'en être une au sens où l'entendent saint Paul et Simone Weil : « Il s'est fait esclave pour nous... », « serviteur inutile », etc. Seul est accessible

à tous son degré inférieur : la possibilité au moyen de la foi et du repentir d'être délivré des peines infernales après la mort.

« C'est pourquoi, poursuit Leontiev, si l'on accepte le christianisme en tant que force assimilatrice et mélangeuse, capable par son triomphe universel, incomplet et éphémère, d'abaisser la diversité de la vie et de l'esprit sur le globe terrestre, celui qui croit personnellement au Christ, Fils de Dieu venu sauver les pécheurs, ne peut pas, ne doit pas s'opposer à ce genre d'homogénéisation, de nivellement. Il doit même y contribuer [ajoute-il assez sadiquement] dans la mesure de ses forces, dans les limites de sa sphère d'influence. »

Au croyant, Leontiev demande ni plus ni moins de faire le sacrifice de l'esthétique. Car avec ou sans nous, ce nivellement utilitariste se fera de toute façon. Afin que vienne la fin des temps annoncée et que s'accomplisse la prophétie d'Isaïe (4,1-4) : « Voici que l'Eternel dévaste la terre et la dépeuple ; il en bouleverse la face, en disperse les habitants : il en est du sacrificateur comme du peuple, du maître comme du serviteur, de la maîtresse comme de la servante, du vendeur comme de l'acheteur, du créancier comme du débiteur. » « La diversité passée de la vie historique ne peut rien attendre de plus à l'avenir. L'humanité a dépassé ce stade. L'idéal de l'homme s'abaisse à chaque génération : ce n'est plus le héros, le demi-dieu, le chevalier, l'honnête homme, mais le travailleur, le consommateur. Le prédicateur est suivi de l'ingénieur et ni la forêt vierge ni la steppe sableuse n'ont la force de s'opposer à leurs conquêtes assimilatrices. »

Et Leontiev conclut sa démonstration par ces mots : « Il existe trois sortes d'amour envers l'homme : l'amour utilitaire, l'amour esthétique et l'amour mys-

tique. Le premier désire que l'humanité puisse satisfaire ses besoins matériels et estime que le "progrès" est le meilleur moyen d'y parvenir ! C'est la voie utilitariste. Le deuxième désire que l'humanité soit grande et que sa vie soit tragique, diverse, profonde dans ses sentiments : c'est la voie esthétique. Le troisième souhaite que le plus grand nombre d'hommes accepte la foi chrétienne et soit sauvé outre-tombe, étant bien entendu qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus : c'est la voie religieuse. » Ou ce que Leontiev appelle « l'assimilation chrétienne ».

Le secours de la technique

Cette assimilation n'aurait pu être complète et « destructrice », au sens bien particulier que donne à ce mot Leontiev, sans l'aide de la technique. A la révolution intellectuelle qui s'était opérée dans la conscience humaine au XVIII^e siècle, était venue s'ajouter la révolution technicienne pour laquelle l'homme ancien, païen comme chrétien, n'était nullement préparé.

Le monde naturel cessa dès lors d'être perçu comme un ordre éternel et divin. Le monde dans lequel l'homme est désormais condamné à vivre est très différent de celui où eut lieu la Révélation chrétienne et auquel se rattache tout le symbolisme chrétien. Le christianisme, comme le paganisme, était lié à la terre et à la vie patriarcale, or la technique a arraché l'homme à la terre et détruit la vie patriarcale.

La singularité de Leontiev, c'est de nous dire que, quoique tenté personnellement de le faire durant toute sa vie comme il l'a été, il n'est plus possible de conjuguer aristocratie et christianisme, valeurs nobles et valeurs chrétiennes, comme Baudelaire, Barbey, Bloy, Villiers,

etc. avaient cru pouvoir le faire. Face à l'avènement de l'homme nouveau, de cet homme moyen, outil de destruction universel, le chrétien n'a plus qu'une tâche, hâter la fin du monde, l'avènement du royaume. Donc joindre ses forces à celles de destruction des valeurs nobles, en hâtant l'uniformisation du monde et le nivellement des êtres. Ce que Leontiev ne dit pas, c'est si dans ces conditions il est encore possible à l'homme de faire son salut, et à une religion comme la chrétienne de subsister.

Or, si la fin de l'histoire, c'est la fin de l'homme, c'est aussi l'avènement du goujat, car l'homme moderne ne se définit plus par rapport aux valeurs d'hier qui étaient celles de l'homme moral - justice, droiture, honnêteté, intégrité, pudeur, loyauté - mais en fonction de ses envies et de ses appétits. La caractéristique du moment, c'est que l'âme médiocre et vile a la hardiesse d'affirmer les droits de la médiocrité et de la bassesse. Bientôt, quand l'homme que nous avons connu aura tout à fait disparu de la terre, les automates heureux qui lui auront succédé ne comprendront même plus les livres de l'ancien temps et les mots qu'ils y trouveront ne seront pour eux que de petits signes dépourvus de sens, impossibles à mettre en rapport avec une idée directement intelligible.

La fin des adversaires

Moins d'un demi-siècle après la mort de Leontiev, en réaction contre le libéralisme et l'individualisme petit-bourgeois, le communisme poussa à l'extrême cette entreprise de nivellement égalitaire, au point de vouloir bannir toute différence d'un homme à l'autre. Il combattit le christianisme en se posant comme une nouvelle religion (ou

du moins comme l'aboutissement terrestre de l'ancienne), alors qu'il n'était en réalité que la dernière en date des grandes hérésies chrétiennes et l'un des signes avant-coureurs du règne de l'Antéchrist. Il tenta d'instaurer sur terre la République de Platon, c'est-à-dire une laïcisation forcée de la vie monastique à l'échelle planétaire.

Cette tentative grandiose d'abolition des différences nécessita l'avènement d'un type d'homme nouveau : le bolchevique. Le communisme, qui avait tenté de libérer l'homme de l'esclavage de l'argent et de la propriété, et même à long terme du travail, échoua, car il était contre-nature. (Le christianisme ne l'est pas moins, quoique sur un tout autre plan.) Du moins osa-t-il combattre ouvertement le christianisme, et sa tentative n'en demeure pas moins héroïque et son combat contre l'individualisme petit-bourgeois louable.

Le mur qu'il avait dressé contre la société de consommation capitaliste s'est écroulé et l'ex-bloc communiste s'est rallié en masse aux valeurs mercantiles. Désormais la société technicienne de spectacle peut conduire à son terme son entreprise de nivellement universel. Elle n'a plus en face d'elle d'adversaire capable de lui résister. (L'islam réussirait-il là où le communisme a échoué ?) Tout cela était prédit. « Quand je reviendrai sur terre, demandait le Christ, trouverai-je encore la foi ? »

Combien de temps faudra-t-il à ces démons qui supplèrent le Christ de leur permettre de rentrer dans des porcs, à ces démons qui s'appellent « légion », accumulés au cours des siècles dans cette immense malade, l'Europe ex-chrétienne, avant d'entrer dans les pourceaux et se précipiter avec eux du haut de la falaise ?

G. J.